

pour l'honneur des habitants de l'Olympe et le plaisir de leurs adorateurs. Ailleurs, c'étaient les pères et les mères qui devaient, sans sourcilier, fouetter jusqu'à la mort leurs petits enfants aux pieds de la statue de Diane, ou les déposer vivants et nus sur les bras, rougis au feu, d'un Moloch de bronze !

• Dans presque tout le monde civilisé, les neuf dixièmes de la population étaient composés d'esclaves ; les riches en possédaient de véritables troupeaux. Or l'esclave ne jouissait d'aucun droit, pas même du droit de vivre. « Les esclaves, disaient les codes, ne sont pas des personnes, mais des choses... » On en trafiquait comme de bêtes de somme ; on en tirait le plus de travail possible, sans autre salaire qu'une vile nourriture qu'on leur mesurait d'une main avare ; la nuit, on les tenait enchaînés dans quelque réduit fétide ; on les torturait, on les crucifiait sous les plus légers prétextes, ou simplement pour le plaisir de les voir souffrir ; usés de travaux, devenus infirmes, on les laissait mourir de faim, ou bien on les jetait en pâture aux murènes des viviers.

• Ce que la société était en grand, la famille l'était en petit : presque partout, la femme était l'esclave de son mari, qui pouvait la chasser par caprice, la faire mourir pour les plus légers motifs ; le père exerçait un pouvoir absolu et tyrannique sur ses enfants ; il avait le choix, au moment de leur naissance, ou bien de les reconnaître et de les faire inscrire au rôle des citoyens, ou bien de les exposer et de les faire mourir.

• Les guerres étaient des houcheries : le droit des gens se résumait dans le célèbre mot du Gaulois vainqueur : *Vix victis !* (*Malheur aux vaincus !*)

• Enfin, à l'époque où la civilisation païenne avait dit son dernier mot, le genre humain n'était plus qu'un vil troupeau exploité par le peuple de Rome, et Rome était à la merci d'une bête féroce telle que Tibère et Domitien, ou d'un fou furieux tel que Caligula et Néron.

• Voilà une bien faible esquisse de l'état du monde au moment où le Fils de Dieu y vint : c'est au sein de ce chaos qu'il apporta l'admirable lumière que, de son nom, l'on appelle le Christianisme ; c'est de cette décomposition qu'il fit sortir la nouvelle humanité ; c'est sur ce fumier infect qu'il vint semer et faire fleurir des vertus qui semblaient n'être faites que pour les anges : la chasteté, la virginité, le mépris effectif des richesses et des voluptés, la charité fraternelle portée jusqu'à l'amour des ennemis, jusqu'au culte du pauvre, l'amour de Dieu porté jusqu'à la haine de soi !

Une courte citation maintenant de l'admirable Histoire de l'Eglise, par Darras, vol. IV, p. 163, complètera la précédente :

« Les trente années du règne d'Hérode ne sont rien autre chose que l'invasion à Jérusalem, des lois, des mœurs, et de la civilisation du paganisme... Nous le savons, il est de mode aujourd'hui d'exalter la grandeur morale, la puissante civilisation, l'état merveilleux de ce qu'on nomme, en style classique, la belle antiquité. Mais si le monde païen réalisa l'idéal de la perfection humaine, venait faire ici-bas le Christ rédempteur, le Verbe, dont la lumière éclaire tout homme venant en ce monde? Si l'antiquité gréco-romaine mérite tous les éloges qu'on lui a trop libéralement décernés, les prophètes sont des imposteurs ; l'attente des peuples fut une hallucination ; le Messie, une superfluité ; l'Evangile une barbarie ! La théologie gréco-romaine hérita directement de Sodome ; elle procède de l'absence de Dieu, pour aboutir à la plus effroyable corruption qui ait jamais existé Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » a dit le grand évêque de Meaux. Cornélius Népos se charge